



La grande biblioguête

Alain Gerbier

La Grande Bibliothèque nationale s'en vient, à Montréal. Au-delà des souhaits corporatistes et des vœux pieux, à quoi peut-on s'attendre?



Le nouveau logo de la Grande Bibliothèque est appelé à prendre de la visibilité...

Poser la question: à qui faut-il confier la conception de la Bibliothèque nationale, c'est un peu demander quel genre de bibliothèque souhaitons-nous avoir? Pour quoi et pour qui? Deux courants, deux constructions mentales déjà s'affrontent. Les uns érigent le prestige et le caractère identitaire en principes; les autres, plus terre-à-terre, estiment que les aspects pratiques sont les fondements de l'édifice. Un antagonisme – celui-là même qui a alimenté de furieux échanges entre l'architecte Jean-Claude Marsan et l'Association des écrivains et écrivaines du Québec qui redoutait de se retrouver au rayon livres de Simpson, site envisagé avant le choix final – qui dresse les tenants du dogme contre les hérétiques, les purs contre les impurs et, finalement, les cheveux sur la tête.

Monument ou «shack à livres»? Telle est la question qui, en avalanche, en entraîne d'autres. Pour répondre à toutes ces interrogations, nous avons quel-

ques ingrédients et un certain nombre de références mais, de toute évidence, pas de recette miracle. Certains ingrédients sont connus: un budget restreint (75 millions \$), un emplacement (le Palais du commerce, à Montréal), un

environnement (rue Berri, université, gare routière...) et une directrice (1m58, 57 kg et 4 livres, romans ou essais), mais la suite reste à inventer..

Côté références, nous disposons d'une bibliothèque municipale inaugurée en 1917 par Joseph Jacques Césaire Joffre, maréchal de France. C'est l'une des pires du Canada. Il faut être Montréalais-e pour utiliser ses maigres équipements, attendre une éternité et payer pour avoir accès à une bonne part de ses collections que l'on a déjà défrayées en qualité de contribuable. Nous avons également un stade olympique et un vélodrome autodestructibles. Dans l'un, on joue parfois au baseball et dans l'autre, des animaux font de la buée. Alors, peut-être convient-il de se défier d'une bibliothèque qui, sur le coup de minuit, redeviendrait piste de patins à roulettes¹.

FAIRE PEUPLE AVEC PEU

Faire ce constat, c'est peut-être fournir des arguments à ceux-celles qui bercés par la voix de Bruno Pelletier, *Il est venu le temps des cathédrales...*, dessinent (monu)mentalement une sorte de Notre-Dame-du-bouquin. Mais... aujourd'hui, avec 75 millions \$, t'as plus vraiment qu'une bibliothèque en *gyproc* et *plywood* massif! (La «métropolitaine» de Toronto a coûté 80 millions \$, le pavillon de Sève de l'UQAM, 50 millions.) Alors, consolons-nous un instant avec l'enracinement culturel d'un lieu qui abrite rien de moins que le «Colisée du livre» et poursuivons notre «biblioguête». Avec peu de sous, nous voilà contraints de sauver la face, sinon la façade. Le compromis est possible. «Il y a tout intérêt à utiliser la structure de béton de l'édifice existant», dit en voix *off* Jean-Claude Marsan.

Soit, alors quel visage lui donner? Même avec peu de moyens on peut souligner notre spécificité. Faire dans le recyclage: couler dans le béton les livres que l'on envoie au pilon. Cela constitue un isolant. On peut également, avec un soupçon d'audace, ériger,

PHOTO: DANIEL S.-LEGAULT

